

Les paradoxes des processus inconscients du moi institutionnel dans *La Bête humaine* de Zola et *The Octopus* de Norris

Sébastien OLSON-NIEL
Université de Vincennes-Saint Denis – Paris VIII

ABSTRACT

Applying literature to the principles of psychoanalysis offers the possibility of revisiting meta-psychological concepts and of considering them from a new angle. The goal of this paper is to examine the concept of the “ego” as it plays out in two naturalist works: La Bête humaine by Émile Zola and The Octopus by Frank Norris. We assume that both the naturalist writer and the psychoanalyst take into account the intra-psychic functioning of the subject, that is, the subject’s relationships within the spheres of family and society.

Our focus will enable us to discern three psychic processes which coexist in a paradoxical manner in the two texts: the ego’s defense against the specter of the group; the ego’s lethal attack on the group; and the regression of the ego, in order to insert itself into a community. This regression also implies the existence of a primary narcissism, which is close to the concept invented by the psychoanalyst Didier Anzieu of “ego-skin,” which can facilitate the relationship of the ego to the “other.” While in La Bête humaine the desiring subject fuses with the group, the ego in Norris’s The Octopus depends on the containing function of the fleshly envelope in order to find its place in society. In spite of the discrepancy, the ego remains institutional in the work of these two naturalist writers.

En rupture avec les approches psychocritiques comme celle de Jean Borie¹ ou d’Angus Wilson² qui explorent l’inconscient de Zola, l’étude comparative que nous proposons vise à rendre visibles les processus inconscients de l’appareil psychique³ en confrontant les théories de la psychanalyse aux œuvres littéraires issues du naturalisme. Selon nous, *La Bête humaine*⁴ et *The Octopus*⁵ inviteraient à construire implicitement une autre conception du moi.

La critique littéraire applique les concepts de la psychanalyse sans s’apercevoir que ces concepts sont issus d’un cadre thérapeutique particulier: la clinique individuelle. Or le personnage naturaliste est ancré dans un milieu social,⁶ ce qui rapproche plutôt l’approche naturaliste de la thérapie groupale.⁷ Autrement dit, comment une œuvre naturaliste peut-elle

¹ Jean Borie a fondé son travail de recherche sur la deuxième topique freudienne (“Ça,” “Moi,” “Surmoi” et “Idéal du moi”) pour mettre à jour un système mythologique existant au cœur de l’œuvre du maître de Médan. Voir Jean Borie, *Zola et les mythes ou De la nausée au salut* (Paris: Seuil, 1971).

² Wilson suppose que Zola a pu résoudre des conflits psychiques archaïques en écrivant une œuvre comme *L’Assommoir*. Nous invitons le lecteur à lire son ouvrage pour approfondir ce point: Angus Wilson, *Emile Zola. An Introductory Study of his Novels* (New York: William Morrow and Company, 1952).

³ En adoptant cet angle de recherche, nous pouvons “appliquer” la littérature à la psychanalyse. Voir à ce sujet Pierre Bayard, *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse?* (Paris: Minuit, 2004).

⁴ Émile Zola, *La Bête humaine*, in *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d’une famille sous le Second Empire*, vol. 4 (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1966).

⁵ Frank Norris, *The Octopus* (Boston: Riverside Editions, 1958).

⁶ Enrique Pichon-Rivière a sûrement été influencé par les écrivains naturalistes parce que ses théories concernant l’influence du milieu social sur les malades mentaux se rapprochent beaucoup des convictions de Zola et de Norris. Voir Enrique Pichon-Rivière, *Théorie du lien* (Toulouse: Érès, 2004).

⁷ Voir René Kaes, *La Polyphonie du rêve. L’Expérience onirique commune et partagée* (Paris: Dunod, 2002).

nous aider à représenter les mécanismes inconscients d'un moi vivant dans un groupe, c'est-à-dire, d'un moi institutionnel?⁸

Nous souhaitons démontrer que cette fiction théorique décrivant le moi dans son milieu tâche de rendre compte de trois processus psychiques: une défense du moi contre les fantasmes groupaux, une attaque létale du moi contre le groupe, une régression du moi pour s'insérer dans le groupe. Bien que ces processus s'opposent les uns aux autres, ils coexistent, selon une logique du paradoxe, dans l'inconscient du texte.

Une défense du moi contre les fantasmes groupaux

La psychanalyse et le naturalisme ont un objectif commun: la connaissance d'un objet. Bien qu'il semble difficile de concevoir l'existence de liens étroits entre cette science humaine inventée au début du XXe siècle et un courant esthétique surgi de la révolution industrielle, l'on constate toutefois que les romanciers comme les psychanalystes de groupe veulent construire un savoir sur le collectif. L'écrivain naturaliste comme le thérapeute rend compte du fonctionnement intrapsychique du sujet, des relations qu'il entretient avec la famille et de la place qu'il occupe dans la société.

En psychanalyse de groupe,⁹ l'équipe thérapeutique observe souvent les relations que le sujet entretient avec les soigneurs et tente d'analyser les fantasmes qui organisent secrètement la vie de groupe. Les thérapeutes se fondent sur la conviction que le monde interne du sujet se projette dans l'espace extérieur et modifie ses relations avec le groupe. Cependant, le patient n'a pas accès à ses propres modes de fonctionnements les plus intimes et aux liens psychiques inconscients qu'il tisse avec son environnement. Sous le poids de la douleur, le sujet aura tendance à créer des théories rationnelles rendant compte d'une organisation du monde. Souvent, le psychotique crée un délire, tandis que le névrosé établit parfois un mode de vie aux règles obsessionnelles pour échapper à une représentation délirante de son environnement. Ainsi, se produit l'effacement des processus inconscients, c'est-à-dire que le clivage met en place un processus paradoxal de la pensée: le sujet nie ses souffrances pour construire une pensée qui barre la route à l'introspection. Construire un savoir empêche de connaître l'inconscient. C'est le fondement même de la théorie psychanalytique.

Préfigurant la découverte de l'inconscient et du mécanisme du clivage qui lui est propre, Zola et Norris ont intuitivement inventé un narrateur mettant en scène un monde clivé où les personnages n'ont pas accès à leur inconscient: ils clivent leur moi. Nous défendons donc une *mimesis* naturaliste qui représente le fonctionnement des êtres humains dans un texte littéraire. Les personnages littéraires figurent "Le Penser"¹⁰ comme le croit le psychanalyste Didier Anzieu qui perçoit bien les enjeux du clivage et en donne une définition synthétique¹¹ dans la proposition 15 de son ouvrage testamentaire. Dans ce passage, Didier Anzieu fait référence à ce clivage primitif du moi déterminé par trois types de pulsions: la pulsion de vie, la pulsion de mort et

⁸ Nos propos sont inspirés par les travaux de recherche de la psychiatrie institutionnelle. Voir Pierre Delion, *Corps, psychose et institution* (Toulouse: Érès, 2007).

⁹ Pour mieux comprendre ce travail thérapeutique, le lecteur se référera à l'ouvrage de Salomon Resnik, *Temps des glaciations. Voyage dans le monde de la folie* (Toulouse: Érès, 1999).

¹⁰ Didier Anzieu, *Le Penser* (Paris: Dunod, 1994).

¹¹ "Le premier acte de l'esprit visant la connaissance d'un objet ou d'un champ épistémique est le clivage (de cet objet, de ce champ, de la démarche épistémique choisie par l'esprit). Le premier clivage du moi pensant serait celui de l'affirmation et de la négation. Il s'ensuit qu'un être, une catégorie ou un groupement d'êtres ne peuvent pas être connus dans leur totalité, en raison de la structure même de la connaissance. En un premier temps, la part d'inconnu peut être mise en dépôt de la périphérie du moi pensant. Dans un second temps, l'esprit dépasse le clivage et recourt à la catégorie de l'intermédiaire en vue d'établir un "pont" entre la part reconnue et la part clivée et déposée" (Anzieu, *Le Penser* 31).

une pulsion épistémique, c'est-à-dire une pulsion poussant le nourrisson à connaître sa mère.¹² Ces mécanismes primitifs qui permettent à ce dernier de développer une pensée rationnelle lui font aussi perdre le contact avec son inconscient. Cette théorie est fort utile dans la clinique psychanalytique où les analystes sont parfois confrontés à des patients qui rationalisent leur vie et refusent toutes explorations de leur inconscient en opposant des discours rationnels¹³ aux interprétations de l'analyste.

Nous supposons que le narrateur naturaliste obéit aux mêmes processus mentaux archaïques et inconscients et que, partant, le roman naturaliste peut se lire comme un récit qui évacue la présence de l'inconscient en catégorisant le réel. Il est ainsi extrêmement difficile de percevoir les manifestations directes de l'inconscient à cause de la présence de ce mécanisme de clivage. L'inconscient se trouve donc en marge du récit, dans les descriptions, mais il n'est jamais présent de manière centrale. Pourquoi? La raison en est très simple. Les romans *La Bête humaine* et *The Octopus* étant modelés sur la pensée rationnelle du XIXe siècle, l'écrivain, conformément à la doctrine du roman expérimental, aborde le réel comme un médecin. Se perçoit, au cœur des romans naturalistes, une pulsion épistémique qui enclencherait la narration du récit et engendrerait des catégorisations pour faire advenir le réel¹⁴ et effacer les représentations de l'inconscient. *La Bête humaine* et *The Octopus* s'apparenteraient ainsi à une fresque historique obéissant à une logique inconsciente propre au clivage psychique.

Le travail d'Anne Belgrand, qui met à jour dans *La Curée* le "jeu" que mène le narrateur afin de construire un système rationnel vidé de ses représentations inconscientes, est fort utile pour percevoir ce système de catégorisation construit par le narrateur. Existe ainsi dans *La Bête humaine* une structure quasi identique au système d'antithèses découvert par la critique et qui met à jour l'existence d'une pulsion épistémique construisant un savoir sur le monde.¹⁵ En catégorisant le réel, le narrateur le pense. Ainsi, le narrateur de *La Bête humaine*, met-il en place des séries d'opposition majeures. L'organisation des cheminots décrite au début du roman s'oppose à la catastrophe ferroviaire finale: l'esprit de fraternité existant entre les travailleurs disparaît au profit d'un égoïsme suicidaire; le système judiciaire défendant la vérité est sapé au fur et à mesure par la bêtise. Le narrateur décrit les rouages d'une société pour mieux la détruire. Bref, il oppose la concorde sociale à la discorde sociale. Il clive le monde pour le penser et met en scène un pourrissement collectif sans que le groupe puisse saisir les forces inconscientes qui détruisent la société.

¹² Dans la pensée psychanalytique, la naissance de la pensée s'enracine dans la relation dyadique mère/enfant. Pour survivre psychiquement à la souffrance morale provoquée par la faim et l'abandon momentané de sa mère, l'enfant imagine qu'un mauvais sein l'attaque et le détruit. Quand vient la tétée, il imagine qu'un bon sein s'occupe de lui et le réconforte. L'objet maternel est donc clivé en deux: le bon sein et le mauvais sein. Ce premier fantasme lui permet de supporter la faim parce qu'il attend le départ du mauvais sein et le retour du bon sein. Sans entrer dans les détails théoriques, l'envie correspond aux fantasmes psychiques originels déterminés par la pulsion de mort. La gratitude serait engendrée par des fantasmes construits grâce aux pulsions de vie. La découverte du monde par le nourrisson est structurée sur ces phantasmes archaïques où l'envie et la gratitude se combattent. D'une part, le nourrisson désire détruire ce mauvais sein par ses fèces, son urine et ses cris. C'est l'envie. D'autre part, il arrive à construire une relation affective avec la figure maternelle en acceptant à la fois la frustration de l'attente et l'amour de sa mère. À l'origine de la pensée provient la rencontre du bébé avec sa mère. C'est une véritable pulsion épistémique qui pousse l'enfant à catégoriser son monde interne. Il n'aura de cesse de construire un "espace clivé" où s'oppose l'envie et la gratitude. Cette théorie du sein fut inventée par Mélanie Klein. Voir plus précisément Mélanie Klein, *Envie et Gratitude* (Paris: Gallimard, 1978).

¹³ Les ouvrages de Winnicott développent ce point de vue et défendent l'idée d'un faux-soi qui utilise le savoir afin d'éviter les angoisses traumatiques de l'enfance. Voir, entre autres, Donald Woods Winnicott, *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (Paris: Gallimard, 2000).

¹⁴ Le réel renvoie à la représentation du monde, à la *mimesis* et n'évoque pas ici la présence angoissante et abyssale de l'inconscient lacanien.

¹⁵ Anne Belgrand, "Le Jeu des oppositions dans *La Curée*," in David Baguley, éd., *La Curée de Zola ou la Vie à outrance* (Paris: Sedes, 1987) 23-41.

De manière plus radicale encore, le narrateur de Norris obéit à la même pulsion épistémique en s'inspirant de la lutte des classes chère à Marx. Il relate la vie dans les fermes californiennes avec ses saisons, l'organisation légale de l'Ouest américain, le gouvernement local, le rôle de l'état fédéral, le découpage en comtés, le shérif et ses *posse*. Néanmoins, le vrai thème du roman demeure l'expropriation. Le narrateur joue avec les antithèses en construisant un système dialectique de clivages successifs avec des oppositions primaires comme homme/femme, Capital/Travail, campagne/ville, riche/pauvre. On pourrait y percevoir un manichéisme des plus simples cachant la présence d'un inconscient secrètement actif.

Une attaque létale du moi contre le groupe

Les romanciers ont eu le génie de ne pas assigner au narrateur une seule et même fonction dans la figuration du psychisme. La voix du récit n'obéit pas qu'à la pulsion épistémique; elle décrit aussi la violence sociale. Les homicides se multiplient sans que puissent être perçus les fantasmes groupaux qui déterminent cette violence. Nous n'avons pas accès à l'inconscient des meurtriers dans les deux romans et, si l'on évoque l'alcoolisme et une haine primitive dans *La Bête humaine*, ou bien, dans le cas de *The Octopus*, une lutte des classes meurtrière, nul ne sait les raisons intimes de ces comportements aberrants.

Avant les découvertes de la psychanalyse du groupe, le maître de Médan a donc intuitivement pensé que les phénomènes manifestes se déroulant dans un milieu donné ne résultent que de fantasmes latents. Les personnages ont beau tenter de penser leur déréliction en prenant appui sur des catégories idéologiques précaires et contradictoires,¹⁶ ils n'arrivent pas à prendre en compte le rôle central de l'inconscient dans leur existence. On ne sait ni l'origine de leurs souffrances, ni celle de leur envie et de leurs désirs meurtriers. Dans ces œuvres qui mettent en valeur "l'interdit de penser," il ne peut s'établir aucune relation affective véritable, l'inconscient du moi et ses relations au milieu n'étant que "cassures" et "trous": "[...] mais c'étaient, dans son être, de subites pertes d'équilibre, comme des cassures, des trous par lesquels son moi lui échappait, au milieu d'une sorte de grande fumée qui déformait tout. Il ne s'appartenait plus, il obéissait à ses muscles, à la bête enragée."¹⁷ Il s'avère donc difficile de construire des liens psychiques avec son vrai soi. Dominé par les pulsions de mort et en proie à l'envie¹⁸ la plus féroce, le moi du personnage n'a pas accès aux processus psychiques. C'est pourquoi le moi naturaliste devient un ego qui perd toute sa sensibilité et agit pour conquérir son milieu.

Pour souligner ce processus psychique qui pousse l'homme à ne plus ressentir aucun sentiment pour autrui, Norris construit un dispositif narratif qui met en scène le fantasme de l'envie. C'est ainsi que par le biais d'un véritable montage, le narrateur oppose l'opulence d'un repas et l'agonie d'une femme affamée tenant son enfant dans les bras. Cette peinture de la misère humaine ne met-elle pas en scène l'envers de la démocratie américaine? Au lieu de présenter une société fondée sur l'initiative individuelle et la liberté, Norris dépeint un monde fondé sur un ego redoutable dominé par les pulsions cannibaliques de l'envie qui assaille les plus faibles. Le personnage de Presley réfléchit ainsi:

Because Magnus had been beggared, Gerard had become Railroad King; because the farmers of the valley were poor, these men were rich.

The fancy grew big in his mind [Presley], distorted, caricatured, terrible. Because the farmers had been killed at the irrigating ditch, these others, Gerard and his family, fed

¹⁶ Voir Philippe Hamon, *Littérature et idéologie* (Paris: PUF, 1985).

¹⁷ Zola 1043.

¹⁸ L'envie, comme le montre Mélanie Klein, dans *Envie et Gratitude*, est une pulsion de destruction qui vise à détruire l'Autre pour prendre sa puissance.

full. They fattened on the blood of the People, on the blood of the men who had been killed at the ditch. It was a half-ludicrous, half-horrible “dog eat dog,” an unspeakable cannibalism. Harran, Annixter and Hooven were being devoured there under his eyes.¹⁹

Dans ce passage, qui fait état d'un fort clivage, l'on note l'utilisation d'un discours argumentatif avec des subordonnées circonstancielles de cause ainsi qu'un recours à des répétitions anaphoriques qui assènt la doxa marxiste de l'exploitation de l'homme par l'homme. Comme chez Zola, les gras ont soumis les maigres. Néanmoins, la présence de la métaphore animale du chien, qui évoque la pulsion cannibalique du moi dévorant le milieu, démontre que l'esprit de Presley est en proie à une vision fantasmatique qui parasite le discours argumentatif. En marge du récit argumentatif, existe donc une fiction théorique sur un narcissisme secondaire cannibalique qui détruit le milieu.

Intuitivement, Zola et Norris vilipendent l'égoïsme humain. Les deux écrivains soulignent comment le moi est au service de forces létales et comment, sous le joug des pulsions égoïstes, naissent la discorde sociale, la guerre et le suicide d'une nation. Dans la scène finale de *La Bête humaine*, le train ne symbolise pas un animal “psychopompe”²⁰ annonçant le triomphe de la “fêlure.”²¹ Il figure le processus psychique de l'envie détruisant l'organisation sociale d'une nation. En s'appuyant sur la lecture de *La Bête humaine* et de *The Octopus*, on est amené à penser qu'une société qui se fonde sur l'individualisme ne peut que conduire à la débâcle sociale. Autrement dit, pour reformuler nos propos en termes psychanalytiques, Zola et Norris critiquent sans le savoir les processus psychiques liés à un narcissisme secondaire conquérant, sans trouver une causalité psychique inconsciente à cette violence.

Une régression du moi pour mieux s'intégrer au milieu

Si Zola et Norris évitent de se fourvoyer dans la persécution et de sombrer dans le culte de l'animisme romantique où le romancier tente de rendre compte de forces magiques, ils ne tombent pas pour autant totalement dans un scientisme qui n'analyse que les processus cognitivistes. Les narrateurs des deux récits prennent en compte l'imaginaire survenu de l'inconscient et l'intègre à leur récit. Ils ne dépeignent pas les fantasmes groupaux à l'intérieur du psychisme des personnages mais préfèrent les projeter dans l'espace du récit. Le clivage coupe tout contact avec les processus intrapsychiques de l'inconscient. D'un point de vue métapsychologique, il est intéressant de remarquer que même si les narrateurs des deux œuvres dénoncent un narcissisme secondaire où le moi devient un ego tyrannique, se voit privilégié un retour à un mode de vie psychique ancré dans un narcissisme primaire et dans lequel le nourrisson entretient des liens très forts avec la mère.

Dans l'univers du récit où s'entremêlent chaotiquement le rêve et la réalité, les personnages n'ont pas conscience de l'existence de cet étayage primitif qui pourrait les aider à apaiser l'envie mortifère. Semblables au psychanalyste qui amène le patient, par le jeu des associations, à régresser et à retrouver cet étayage primitif où la mère joue un rôle central, Zola et Norris, dans ces romans très proches de la cure de parole, proposent intuitivement une voie vers la guérison. C'est ainsi que dans la thérapie de groupe, le patient qui se trouve dans une impasse découvre souvent, par le biais de ses associations, des possibilités d'échapper à son malheur pour profiter des bienfaits de l'existence. Il sera, en cela, aussi aidé par les autres patients qui lui donnent un nouvel éclairage sur sa personnalité profonde et lui permettent de retrouver

¹⁹ Norris 87-88, 442.

²⁰ Borie 94.

²¹ Voir Gilles Deleuze, “Zola et la fêlure,” in *Logique du sens* (Paris: Minuit, 1969).

l'amour qu'il a éprouvé pour ses parents, ainsi que les moments d'émerveillement et de bonheur de son enfance et une capacité à faire le deuil de la perte. Tout le travail du psychanalyste est de lui montrer qu'il a la capacité de résoudre ses problèmes existentiels en écoutant ses propres désirs inconscients, et en se confrontant à ceux des autres. Ce difficile travail d'étayage, de "holding" que fait le psychanalyste est le propre de la cure. Grâce à ce cadre thérapeutique, le psychanalyste a la possibilité de percevoir les fantasmes du patient parce que ce dernier les projette dans l'espace de la cure. Les fantasmes se présentent dans un lieu où ils sont mis en scène à la fois par les patients et le thérapeute. De même, grâce à la puissance du symbolisme de leur écriture, Zola et Norris arrivent à la fois à inventer des personnages déterminés par des pulsions meurtrières et à créer des lieux paradoxaux figurant des fantasmes primitifs et chaotiques qui ont partie liée avec le narcissisme primaire.

Dans ce chaos primitif Zola joue implicitement avec la théorie des ensembles²² pour provoquer des décatégorisations évoquant des zones intermédiaires du narcissisme primitif où l'enfant et la mère ne forment qu'une seule et même entité. Dans *La Bête humaine*, les machines et les paysages contiennent un agencement de fantasmes liés à la figure maternelle. Vivant dans un lieu de croisements où le corps ferroviaire se déploie dans l'espace, Phasie, la "marraine," c'est-à-dire la "mère reine" de Jacques, semble devenir la matrice du réseau ferré, la mère de tous les êtres. Son amant n'a de cesse de fouiller la "terre-mère" pour trouver un trésor, tandis que les paysages du désir dessinent les contours²³ de la mère:

[...] les terrains, maigres, blanchâtres, restent incultes; des arbres couronnent les mamelons de petits bois, tandis que, le long des vallées étroites, coulent des ruisseaux, ombragés de saules.²⁴

C'était comme un grand corps, un être géant couché en travers de la terre, la tête à Paris, les vertèbres tout le long de la ligne, les membres s'élargissant avec les embranchements, les pieds et les mains au Havre et dans les autres villes d'arrivée.²⁵

Ils [Jacques et le conducteur de train] filaient ainsi, noirs dans le sillage blanc, avec ce drap blanc tendu sur eux: et elle-même n'avait que des bordures d'hermine, habillant ses reins sombres, où les flocons fondaient et ruisselaient en pluie.²⁶

Dans ce contexte saturé par la présence du maternel, les plaisanteries sur la locomotive "La Lison" évoquent non seulement une femme avide de sperme, mais encore une mère désirant être remplie d'amour pour son fils: "Il se contentait de dire, avec son chauffeur, en manière de plaisanterie, qu'elle avait, à l'exemple de belles femmes, le besoin d'être graissée trop souvent."²⁷

Cependant, cette présence de la mère est systématiquement évoquée de manière indirecte comme si elle s'inscrivait dans un paysage impressionniste à la Renoir où tout reste flou, labile, décatégorisé. La mère n'est pas un moyen pour le moi de se re-connaître comme dans les théories de Lacan²⁸ où l'enfant, lors du stade du miroir, se perçoit à travers le regard de sa mère. Alors que Lacan voit dans ce rapport de l'enfant à la mère le début de la structuration du moi, Zola semble évoquer des rapports mère-enfant encore plus archaïques et renvoyer à une période où

²² Voir Ignacio Matte Blanco, *The Unconscious as Infinite Sets, an Essay in Bi-Logic* (London: Karnac Books, 1998).

²³ Voir Peter Brooks, "Le corps dans le champ visuel," *Littérature* 90 (Mai 1993) 21-31.

²⁴ Zola 1026.

²⁵ Zola 1035.

²⁶ Zola 1169.

²⁷ Zola 1129.

²⁸ Voir Jacques Lacan, *Écrits* (Paris: Seuil, 1971). Voir aussi Joël Dor, *Introduction à la lecture de Lacan. L'inconscient structuré comme un langage* (Paris: Denoël, 2002), ouvrage qui explique de manière claire la théorie lacanienne du stade du miroir.

l'enfant n'arrive pas à différencier son corps de celui de sa mère. Période où le moi du sujet n'arrive pas à mûrir, à grandir en s'appuyant sur les désirs qu'il éprouve pour sa mère et où le narcissisme secondaire au service de l'envie triomphe et détruit toutes les relations interhumaines. La "refente"²⁹ lacanienne du sujet semble absente dans l'œuvre de Zola. On peut dès lors se demander s'il existe un moyen d'échapper à l'égoïsme envieux du moi dans l'œuvre de Norris.

Comme Zola, Norris entrevoit intuitivement une voie de guérison qui conduirait à l'apaisement des souffrances. Un narcissisme primaire plus apaisé est figuré dans les discours de personnages qui ignorent, à cause du phénomène de clivage, qu'ils parlent d'un fonctionnement psychique archaïque. Ce narcissisme primaire est décrit dans les passages où domine un lyrisme quasi mystique, passages dans lesquels Norris a souvent recours à l'utilisation d'un pronom personnel, créant ainsi un effet de clôture qui catégorise l'espace. Dans ces pages lyriques, on perçoit que chaque chose dans l'univers a sa place:

The rain had done its work; not a clod that was not swollen with fertility, not a fissure that did not exhale the sense of fecundity.³⁰

Like a gigantic carpet, it [the wheat] spread itself over the land.³¹

Cette nature où chaque être a sa place permettrait au sujet de sortir de son aliénation et d'échapper aux ravages de l'envie haineuse:

The sun rose. The night was over. The glory of the terrestrial was one, and the glory of the celestial was another. Then, as the glory of the sun banished the lesser glory of moon and stars, Vanamee, from his mountain top, beholding the eternal green life of the growing Wheat, bursting its bonds, and in his heart exulting in his triumph over the grave, flung out his arms with a mighty shout.³²

Le monde contient des sous-espaces que le pronom réfléchi "spread itself" et les déterminants possessifs comme "his mountain top," "its bonds," "his heart," "his triumph" évoquent de manière précise. L'univers a une structure, ses forces se déstabilisent puis se cristallisent. L'univers est fécond, il engendre le blé, le ciel et la terre. Les paysages du désir évoquent une union sexuelle, un couple parental mythique, Norris renvoyant implicitement au mythe d'Ouranos et de Gaïa. Dans *Octopus*, le blé est la trace d'une union mythique entre le féminin et le masculin. C'est aussi le triomphe d'une harmonie universelle entre la force solaire paternelle et la puissance tellurique de la terre. On a donc une scène primitive de parents imbriqués l'un dans l'autre, une scène primitive qui ne provoque pas de traumatisme³³ à l'inverse de celle postulée par Freud, mais qui structure le moi. La terre devient une mère féconde qui nourrit les êtres humains vivant sur son sol. La figure maternelle de la fécondité apparaît comme un archétype dominant les fantasmes de l'inconscient collectif:

²⁹ Selon la psychanalyse, l'appareil psychique a la possibilité de se cliver en créant des oppositions radicales dans le monde interne du sujet (bon/mauvais, familial/étranger). L'esprit humain peut aussi se cliver en réagissant à un objet qui fait effraction de manière violente et traumatique dans l'inconscient du sujet. Dans ses écrits, Lacan nomme ce traumatisme "la refente du sujet." Voir *Écrits* de Jacques Lacan.

³⁰ Norris 87- 88.

³¹ Norris 336.

³² Norris 269.

³³ "Scène de rapport sexuel entre les parents, observée ou supposée d'après certains indices et fantasmée par l'enfant. Elle est généralement interprétée par celui-ci comme un acte de violence de la part du père." Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse* (Paris: PUF, [1967]1998) 432.

The whole gigantic sweep of the San Joaquin expanded, Titanic, before the eye of the mind, flagellated with heat, quivering and shimmering under the sun's red eye. At long intervals, a faint breath of wind out of the south passed slowly over the levels of the baked and empty earth, [...] the mother, after its period of reproduction, its pains of labour, delivered of the fruit of its loins, slept the sleep of exhaustion, the infinite repose of the colossus, benignant, eternal, strong, the nourisher of nations, the feeder of an entire world.³⁴

Néanmoins, le père solaire trouve sa place dans cet espace mental. Le blé est le produit de la terre et du soleil comme l'enfant est issu d'un père et d'une mère. Une concorde fantasmatique se cache donc dans les paysages de Norris. Cette image primordiale de "parents combinés" a été perçue dans le travail clinique³⁵ de Salomon Resnik. Il permet au moi de croître psychiquement:

C'est ainsi que je conçois, en image vivante et corporelle, le concept de "parents combinés" de Mélanie Klein, non seulement comme fantasme inconscient (imaginaire) et persécutoire mais aussi en termes de métaphore primordiale et reconstitutrice. Nous apprenons à marcher, c'est-à-dire, à bien tomber, à nous séparer du corps maternel pour nous mouvoir dans le monde, lorsque nous pouvons élaborer le deuil que tout processus d'individuation implique.³⁶

En grand romancier, Norris aide le lecteur à se perdre dans les paysages du récit pour retrouver une image de "parents combinés" dans l'espace littéraire. La Californie devient un lieu où se déploient les fantasmes originels des fermiers américains. Norris comme Zola conçoit un narcissisme primaire qui ne dit pas son nom. Ainsi que Zola, il dépeint un moi en pleine régression retrouvant les liens secrets qu'il avait établis avec sa mère durant sa prime jeunesse. Ces fantasmes inhérents au récit nous intéressent parce qu'ils parlent à l'inconscient du lecteur. Nous supposons que ces deux romans influencent le lecteur et le rendent plus sensible à l'Autre en évoquant les liens inconscients autrefois entretenus avec la mère. Cela permettrait sans doute au moi du lecteur de mieux s'insérer dans l'institution humaine.

Dans ces œuvres de Zola et Norris, on découvre deux topologies de l'épiderme susceptibles d'aider l'individu à porter le poids de sa vie et celui des autres. Ces deux topologies pourraient-elles alors être utilisées dans le cadre d'une thérapie de groupe?

Norris et Zola ont inventé un narcissisme primaire à même d'aider les hommes à échapper à l'envie haineuse et à rétablir une harmonie saine au sein du groupe. Nous appelons ce narcissisme une topologie de l'épiderme inspirée du travail de Didier Anzieu sur le "moi-Peau."³⁷ Chez Zola, cette topologie de l'épiderme oppose la pénétration envieuse de la chair de la mère vue comme une garce au sentiment de gratitude communiqué par le contact reconfortant de la peau. D'une part, le narrateur décrit "une peau blanche"³⁸ qui attire le regard³⁹ et provoque l'envie⁴⁰ de détruire couper, fendre, broyer cette "chair de femme,"⁴¹ "chair de séduction."⁴² Le regard désire pénétrer cette "peau de garce"⁴³ et l'on est ainsi

³⁴ Norris 33.

³⁵ La force du travail de Salomon Resnik est d'accompagner ses patients psychotiques sur leur propre chemin de guérison. En respectant le patient en tant que personne, ce psychiatre permet à ses patients d'avoir accès à cette image "de parents combinés" afin d'aider les malades mentaux à mieux porter le poids de leur vie.

³⁶ Salomon Resnik, *Espace mental. Sept leçons à l'université* (Toulouse: Erès, 1994) 114-15.

³⁷ Voir Didier Anzieu, *Le Moi-peau* (Paris, Dunod, 1985).

³⁸ Zola 1026,1098, 1120, 1297.

³⁹ Zola 1008, 1012.

⁴⁰ Zola 1043,1206, 1228.

⁴¹ Zola 1237.

⁴² Zola 1237.

plongé dans “la nuit trouble de [la] chair”⁴⁴ primitive. Les “forces ondulatoires”⁴⁵ des pulsions se propagent comme une “onde nerveuse”⁴⁶; elles traversent le corps, le “flagellent”,⁴⁷ “hérissent”,⁴⁸ la peau des personnages. Ces pulsions, qui se manifestent à l’adolescence,⁴⁹ ne cessent d’interagir à la surface de l’épiderme et brûlent⁵⁰ les surfaces érogènes avant de disparaître, rendant le corps froid⁵¹ comme un cadavre. On perçoit les désirs d’un moi voulant pénétrer le corps de l’Autre pour s’en approprier la peau.⁵² À la fin du roman, le corps devient simplement de la “chair à canon.”⁵³

Le moi est d’autre part décrit comme trouvant le bonheur et la paix au contact de la chair de l’Autre.⁵⁴ Le “baiser de chair”⁵⁵ qui apaise l’appareil psychique devient possible car la “communion de la chair”⁵⁶ permet une communication inconsciente fondée sur la relation mère/enfant: “Ce fut une de leurs plus ardentes nuits d’amour, la meilleure, la seule où ils se sentirent confondus, disparus l’un dans l’autre.”⁵⁷

Cette scène d’amour ancrée dans le narcissisme primaire s’oppose à une scène fantasmatique placée au début du roman:

Il [Roubaud] frissonnait. L’idée de la posséder, cette image de leurs deux corps s’abattant sur le lit, venait de le traverser d’une flamme. Et, dans la nuit trouble de sa chair, au fond de son désir souillé qui saignait, brusquement se dressa la nécessité de la mort.⁵⁸

Dans ce passage, les pulsions envieuses traversent le corps de Roubaud. Il n’arrive pas à percevoir les raisons de cette envie, “désir souillé” qui appartient au “trouble de la chair.”

Dans l’œuvre de Norris, le narcissisme primaire se fondant sur les parents combinés va de pair avec une topologie fondée sur une fonction contenante de l’épiderme. D’une part, le moi ressent que la surface de sa peau est sur le point de se craqueler sous la violence des montées pulsionnelles. De plus, La blancheur de la peau attise le désir⁵⁹ et l’envie de tuer (de “faire la peau”).⁶⁰ Les pulsions d’un moi qui peut se sentir déchiré de l’intérieur⁶¹ et qui craint d’être morcelé sont comparées à des harpies⁶² lacérant la peau. D’autre part, la peau offre aussi la possibilité de construire un univers rassurant pour le moi, et de permettre inconsciemment à celui-ci d’établir des liens psychiques. Les êtres vont jusqu’à être caractérisés par la couleur de leur peau qui est donc moins investie comme surface de pénétration, ainsi qu’on peut le voir chez Zola, que comme surface de reconnaissance. Ainsi elle peut être

⁴³ Zola 1018.

⁴⁴ Zola 1019.

⁴⁵ Dans *La Bête humaine*, Jacques ressent “un frisson à fleur de peau” (Zola 1037) et Roubaud a “le sang à la peau” (Zola 1011).

⁴⁶ Zola 1194.

⁴⁷ Zola 1163.

⁴⁸ Zola 1217.

⁴⁹ Zola 1018.

⁵⁰ Zola 1061.

⁵¹ Zola 1213.

⁵² Zola 1196, 1206.

⁵³ Zola 1331.

⁵⁴ Zola 1206, 1195.

⁵⁵ Zola 1239.

⁵⁶ Zola 1244.

⁵⁷ Zola 1286.

⁵⁸ Zola 1019.

⁵⁹ Norris 115, 166.

⁶⁰ Norris 235.

⁶¹ Norris 442.

⁶² Norris 418.

bleue,⁶³ blanche,⁶⁴ grise,⁶⁵ basanée.⁶⁶ La fonction contenante de la peau se dédouble, ce qui accentue son rôle même de contenant psychique. Une peau d'animal, que ce soit celle d'un renne,⁶⁷ d'un alligator⁶⁸ ou d'un ours,⁶⁹ contient le corps du personnage. Elle étaye son moi, le contient et lui permet d'établir des liens psychiques inconscients en surmontant ses angoisses, parce que les personnages n'ont peur de "rien qui porte une peau."⁷⁰ Si cette topologie de l'épiderme diffère tant de celle de Zola c'est, semble-t-il, que le fantasme des "parents bien combinés" l'organise. En effet, la rencontre de la Terre et du Ciel se transfigure en un échange entre les forces divines de "Dieu le Père" et les forces telluriques des vallées californiennes. Cette rencontre titanesque⁷¹ est vécue comme un labourage structurant le monde. La terre à la peau "basanée et chaude"⁷² devient un espace de rêverie où le sujet peut régresser et établir une relation primaire avec la mère nourricière. Norris a l'intuition que la gratitude peut amener le moi à entretenir des relations apaisées dans son milieu. Quand Vanamee contemple la vallée, il croit voir son ancien amour, Angéle, s'incarner dans le blé :

It was no longer a figment of his imagination, a creature of dreams that advanced to meet Vanamee. It was Reality – it was Angéle in the flesh, vital, sane, material, who at last issued forth from the entrance of little valley. Romance had vanished, but better than romance was here. Not a manifestation, not a dream, but her very self. The night was gone, but the sun had risen; the flowers had disappeared, but strong, vigorous, noble, the wheat had come."⁷³

S'annonce le règne possible d'un monde dominé par le "blé," par la gratitude:

In the hold of the "Swanhilda" there was no movement but the widening ripples that spread flowing from the ever-breaking, ever-reforming cone; no sound, but the rushing of the Wheat that continued to plunge incessantly from the iron chute in a prolonged roar, persistent, steady, inevitable.⁷⁴

L'utilisation de la thématique agraire pour évoquer la fonction contenante des "parents combinés" demeure le génie propre de Norris. Certains⁷⁵ y percevront l'influence de *La Terre* et de la scène finale évoquant la fécondité du sol dans l'incipit *Germinal*, un des romans préférés de l'auteur américain. Néanmoins, selon nos hypothèses de lecture, il semble que Norris propose intuitivement, au cœur de son œuvre, une théorie sur le psychisme humain. Alors que Zola envisage un retour à une relation symbiotique à la mère pour enrayer l'avidité psychique, Norris, sous l'égide du fantasme des "parents combinés," fonde un avenir où le milieu pourrait s'appuyer sur la fonction contenante de la peau.

⁶³ Norris 58.

⁶⁴ Norris 114, 116.

⁶⁵ Norris 107.

⁶⁶ Norris 386.

⁶⁷ Norris 214.

⁶⁸ Norris 276.

⁶⁹ Norris 166.

⁷⁰ "I know you're not afraid of anything that wears skin." (Norris76).

⁷¹ Norris 89.

⁷² Norris 442.

⁷³ Norris 438.

⁷⁴ Norris 444.

⁷⁵ Voir Lars Annebrink, *The Influence of Emile Zola on Frank Norris* (Upsala, Suède: Lundequist, 1947).

Conclusion

Au terme de notre réflexion, nous sommes amenés à proposer une théorie fictionnelle rendant compte des mécanismes inconscients du moi naturaliste. Ce moi institutionnel, qui décrit son environnement, utiliserait une réflexion idéologique concernant le milieu pour nier la présence d'un inconscient groupal. Le récit figure une pensée s'appuyant uniquement sur les processus cognitifs pour rendre compte de l'organisation du monde. Ceci entraîne une méconnaissance des fantômes violents du moi qui poussent les personnages à devenir des prédateurs qui contrôlent, voire détruisent le milieu. Pourtant, les narrateurs rêvent une harmonie collective qui se retrouve dans les descriptions du récit. En marge de ce dernier, le narrateur évoque un narcissisme primaire où les hommes vivraient autour d'une mère bienveillante.

Cette théorie fictionnelle implique une topologie de l'épiderme inspirée, on l'a vu, par les travaux de Didier Anzieu sur le "moi-Peau." D'une part, Zola invente intuitivement une régression qui permet de vivre en symbiose totale avec le grand Autre, c'est-à-dire la mère féconde.⁷⁶ D'autre part, Norris crée une régression fondée sur la capacité contenante de la mère qui permet au sujet de trouver sa place dans son milieu social.

Notre réflexion s'achève ici sur les difficultés de cerner l'inconscient, le moi et ses relations à l'institution humaine. Lire les écrivains naturalistes permet de retrouver la causalité psychique⁷⁷ des processus inconscients. Ces derniers demeurent, pourtant, si furtifs, si fragiles à percevoir qu'ils sont difficilement explicables. Cette difficulté heuristique est le propre de l'inconscient qui est fait de l'étoffe des rêves.

⁷⁶ Cette topologie se retrouve dans *Fécondité* de Zola, comme j'entends le démontrer dans un prochain article.

⁷⁷ Voir André Green, *La Causalité psychique. Entre nature et culture* (Paris: Odile Jacob, 1995).